

M. Percier a été appelé par M. Daubrun, le juge d'instruction, qui lui a dit qu'il avait à m'écrire. Pourquoi m'écrire ? Qu'a-t-il à savoir de moi ? C'était un piège que M. Daubrun tendait au notaire, et dans lequel il est tombé, puisqu'il a donné mon adresse à Paris au juge d'instruction qui la lui demandait.

Eh bien, je pense que depuis trois ou quatre jours on sait que vous n'êtes pas à Turin et quo pour vous trouver la police viendra vous chercher ici.

Elle se dressa debout, les yeux hagards, blanche comme un lis.

—Je suis insensible, maintenant, à tout ce qui peut m'arriver, dit-elle ; qu'on me prenne, qu'on me jette dans un cachot, qu'on me juge et qu'on me condamne à mort, si l'on veut, cela m'est égal, je n'ai plus besoin de la vie.

—Et le scandale ?

—Que m'importe le scandale ? Je veux tout braver, tout défier ; vous ne m'aimez plus !

—Mais il ne me plaît pas qu'on vienne vous arrêter ici, et puisqu'il en est temps encore, je vous conseille de vous soustraire aux recherches de la justice.

—Comment ?

—Mais en vous cachant.

—Où voulez-vous que j'aille ?

—Avec de l'argent, et ce n'est pas l'argent qui vous manque, vous pouvez aller n'importe où.

Elle secoua la tête, puis regarda le comte avec une expression indéfinissable.

En vérité, cette femme, si odieuse qu'elle fût, pouvait inspirer de la pitié.

Elle souffrait horriblement. C'était dans son amour qu'elle était punie et elle sentait qu'après le châtiment terrible que le comte lui infligeait, elle n'en avait aucun autre à redouter.

M. de Verdaine reprit :

—Je pense que vous avez tout le temps encore d'échapper aux mains de la justice par une prompte fuite. Il faut donc, sans perdre un temps précieux, revêtir un costume de voyage et faire vos malles rapidement. On vous servira à déjeuner et ensuite, avec une voiture de louage, vous vous rendrez à une gare, à la gare de l'Ouest, par exemple, où vous prendriez le premier train pour Dieppe. De cette ville, vous passeriez en Angleterre, en prenant un nom quelconque. Enfin, d'un port de l'Angleterre, à votre choix, vous vous embarqueriez pour quelque contrée lointaine où vous vous feriez oublier. Ce qu'il peut y avoir de plus heureux pour vous maintenant, c'est que nul ne puisse savoir ce que vous êtes devenue et qu'on n'entende plus jamais parler de vous en France.

Tout cela avait été dit avec une froideur glaciale et sans qu'il y eût chez le comte la moindre trace d'émotion.

La malheureuse ne pouvait plus se faire aucune illusion, elle était condamnée sans appel.

Elle restait debout, droite, raide, les bras ballants, la tête penchée. Les mouvements précipités de sa poitrine révélaient son agitation nerveuse et ses déchirements intérieurs.

—Et bien, n'avez-vous compris, demanda le comte.

—Oui, répondit-elle d'une voix étouffée.

—Etes-vous décidée ?

Elle fit deux pas vers lui et le regardant avec ses grands yeux noirs, éperdus, où apparaissaient enfin des larmes.

—Maxime, dit-elle, vous êtes donc sans pitié ?

—Sans pitié ? répondit-il sèchement.

Elle porta ses deux mains à son front et un sanglot parvint à s'échapper de sa poitrine.

Alors, subitement, elle sortit de son anéantissement, de l'espèce de torpeur qui l'avait saisie, et, avec des mouvements fiévreux, elle commença à s'habiller.

—C'est bien, lui dit le comte, je vais vous envoyer votre femme de chambre.

Et il sortit.

Quand, un instant après, la femme de chambre entra chez sa maîtresse, tout était sans dessus dessous dans la chambre.

Les robes, les jupons, les dentelles, toute la garde-robe de l'élegante mondaine, jetée pêle-mêle, jonchait le tapis, formait un tas.

La femme de chambre regardait avec ahurissement et était effrayée en même temps de l'étrange surexcitation de la jeune femme, dont les yeux hagards, les mouvements brusques, nerveux, la pâleur et les sons inarticulés qui sortaient de sa gorge lui semblaient être des signes d'aliénation mentale.

—Mon Dieu, madame, fit-elle, que signifie ?

Mme de Brogniès se plaça devant elle et la regarda fixement.

—De grâce, madame, dites-moi...

—Je pars, il faut que je parte...

—Vous partez ! mais pourquoi ?

—Il le veut !

—Je ne comprends pas, madame.

—Silence ! ne m'interrogez pas.

M. le comte m'a dit que vous m'attendiez, que vous aviez besoin de moi ; que dois-je faire ?

—Ah ! oui, ah ! oui ! fit la jeune femme à qui la pensée échappait et qui, certainement, n'avait pas, à ce moment, toute sa raison.

Elle resta un moment silencieuse.

—Ah ! oui, fit-elle encore, ah ! oui, je vais partir, il faut que je parte, il le veut... Rose, sortez les caisses du cabinet, nous allons mettre tout cela dedans.

—Tout cela, madame, ça n'y tiendra jamais.

—Ah !... C'est bien, ce que je n'emporterez pas sera pour vous.

—Oh ! madame !

—D'ailleurs, moi, je n'ai plus besoin de rien... Allons, vite, dépêchons nous ! Il faut que je parte, il le veut.

—Madame ne veut-elle pas que je l'aide d'abord à faire sa toilette, à s'habiller ?

—Non, non, après.

—C'est que l'heure du déjeuner va sonner bientôt.

Mme de Brogniès eut un tressaillement nerveux, et en haussant les épaules, comme par un frisson

—Est-ce que je déjeune, moi ! prononça-t-elle avec un accent de douleur navrant.

M. de Verdaine était de nouveau descendu au jardin et marchait lentement le long des plates bandes fleuries. Il avait retrouvé le calme, un calme relatif, car son visage tourmenté conservait les traces des sombres fureurs qui venaient de l'agiter.

Nous ne dirons pas quelles étaient ses pensées ; des pensées il en avait mille, elles fourmillaient dans son cerveau, s'y heurtaient tumultueusement, et dans ce choc elles se confondaient, devenaient insaisissables et s'anéantissaient les unes par les autres.

Nous voudrions pouvoir dire qu'il regrettait d'avoir ainsi donné sa femme et ses enfants ; mais Maxime de Verdaine n'était pas de ceux qui peuvent avoir des regrets et sont accessibles au repentir.

Reconnaître ses erreurs, ses fautes, c'est être bien près de chercher à se les faire pardonner ; mais Maxime ne reconnaissait rien, ne voyait pas qu'il eût des torts et ne croyait pas naturellement, qu'il eût quelque chose à se faire pardonner.

Dans son égoïsme étrange, il donnait raison à ses idées, approuvait ses sentiments quels qu'ils fussent ; il n'y avait que lui, lui, lui toujours ; en dehors de lui, il n'existait plus rien. Le "moi", chez M. de Verdaine, méritait d'être étudié comme un phénomène.

Il commençait à se sentir fatigué de Mme de Brogniès la lettre du notaire était venue jeter une douche d'eau glacée sur un cœur déjà refroidi, et, obéissant à un sentiment horrible sans doute, le comte avait pris subitement la résolution de chasser sa maîtresse. Mais s'il l'eût encore aimée, rien ne dit que, dominé par un sentiment tout autre, il n'aurait pu pardonner à cette femme qui avait tué sa fille.

Certes, c'était une punition justement méritée qui était là.